

## CHAPITRE XIII

### RÉTABLISSEMENT DE LA FORTUNE ROMAINE.

La cause de Rome abandonnée par ses soldats, défendue seulement par un chef étranger : là était en effet le péril de la puissance romaine, mais là aussi était le secret de sa force.

Si la puissance romaine dans les Gaules eût été une puissance purement militaire, ce jour-là elle était perdue. Sur toute la ligne du Rhin, sa force militaire était détruite, ses soldats eux-mêmes servaient sous un drapeau ennemi, ses forteresses étaient aux mains de la révolte. Toute la Germanie, sur la rive droite et sur la rive gauche, c'est-à-dire les populations les plus énergiques que Rome eût rencontrées hors de son empire ou dans son empire, étaient presque unanimement soulevées. Ce qui lui restait fidèle, ou plutôt ce qui ne l'avait pas trahie, c'étaient des populations gauloises, populations peu militaires : et qui savait si, à la suite de Trèves et de Langres, l'insurrection

n'allait pas les entraîner toutes ? si le nord-est de la Gaule, la Gaule tout entière, n'allait pas être, non-seulement à réprimer, mais à reconquérir ?

Et cette conquête nouvelle, plus difficile peut-être que la conquête première, avec quelles forces eût-il fallu la faire ? Avec une armée à peine sortie de la guerre civile, encore chaude de toutes les passions désordonnées que la guerre civile avait inspirées ; une armée habituée à l'indiscipline, à l'insurrection, à la violence, au pillage ; une armée dont chaque légion, pour ainsi dire, était devenue à elle-même une patrie et s'était rendue indifférente à la patrie commune ; une armée qui, depuis deux ans, ne faisait que guerroyer contre elle-même ; dans laquelle les races diverses se relevaient avec leurs rivalités, leurs haines, leurs ambitions, leurs espérances de liberté ; une armée propre à faire la révolte bien plus qu'à la réprimer.

Tel eût été le sort d'une puissance qui se serait imposée militairement au monde et n'aurait jamais compté que sur les légions ; qui, même en gouvernant les peuples avec douceur, en leur laissant leur vie et leurs lois, ne se serait pas souciée de les appeler à elle et se serait posée vis-à-vis d'eux, comme les Anglais aux Indes, dans son orgueilleuse et inaccessible originalité. Mais il n'en était pas ainsi ; Rome ne faisait point venir à elle de force, mais elle y appelait ; elle ne contraignait pas les peuples à devenir

Romains, mais elle leur faisait désirer de l'être. Elle ne leur imposait pas sa nationalité comme une nécessité, mais elle la leur faisait souhaiter comme une récompense. Elle avait, en un mot, une puissance d'attraction volontaire et réfléchie qui faisait tout le secret de sa force ; et c'est cette puissance d'attraction qui me semble se manifester d'une manière frappante, quand je vois la cause de l'empire abandonnée par les légions romaines et que soutient seul sur la Meuse le Batave Labéo.

Et, elle-même, l'insurrection qui s'élevait contre Rome, était bien moins germanique, bien plus romaine qu'elle ne prétendait l'être. Ces généraux de la révolte, ces descendants des rois nationaux, ces chefs de clan, ces commandants héréditaires des peuplades germaniques ou gauloises, ces sénateurs de Langres ou de Trèves, ces candidats au futur empire des Gaules, qui étaient-ils ? Des Romains. Toute leur vie, et cela depuis deux ou trois générations peut-être, ils avaient parlé le latin, revêtu la toge, servi sous les aigles, sacrifié aux dieux de Rome, porté des noms romains. Seul dans cette histoire, le paysan Maric porte un nom purement national ; les autres, s'ils ont eu un nom barbare, l'ont dissimulé sous une appellation plus civilisée. Les chefs d'insurrection de la Gaule, depuis Auguste, s'appellent Julius Florus, Julius Sacrovir, Julius Vindex, Julius Tutor, Julius Paulus, Julius Sabinus, Claudius Civilis, Classicus,

Tullius Valentinus<sup>1</sup> : ce qui veut dire qu'ils étaient citoyens romains, et qu'ils portaient le nom des familles impériales Julia et Claudia, par lesquelles leurs ancêtres avaient été admis à cet honneur, comme l'esclave portait le nom du maître qui l'avait affranchi. Rome les avait associés à sa vie, les avait admis dans son sein, et, en leur donnant place dans la cité reine, elle les avait grandis dans leur propre cité.

De plus, que rêvaient-ils ? Un empire gaulois, c'est-à-dire quelque chose de profondément étranger à leurs souvenirs nationaux et aux habitudes de leurs aïeux ; une idée toute romaine, une contre-façon de l'empire des Césars. Le chef trévire Classicus venant recevoir le serment des légions à cet empire des Gaules paraissait devant elles avec les insignes du commandement romain ; le chef lingon Julius Sabinus, soi-disant bâtard de Jules César, en même temps qu'il soulevait sa ville contre Rome, se faisait saluer du titre de César<sup>2</sup>.

1. Il y a encore une Claudia Sacrata, ubienne (Tac., V, 22) ; Claudius Labéo, batave (V. ci-d., p. 26) ; Campanus et Juvénalis, chefs des Tongres, IV, 67 ; Julius Auspex, sénateur rémois, IV, 69 ; Julius Maximus, lieutenant de Civilis, IV, 33 ; Julius Brigantius, Claudius Victor et Verax, neveux de Civilis, IV, 3, 70 ; V, 20 ; Alpinus Montanus, sénateur de Trèves, et son frère Décimus Alpinus, V, 19 ; Julius Alpinus, helvétien, I, 68. Le nom de Brigantius doit être gaulois d'origine et dérive de *Briga*, hauteur. Le nom d'Eponina ou Epponina, femme de Sabinus, dérive aussi du gaulois *epos*, cheval (en grec ἵππος), d'où est venue *Epona*, déesse des chevaux, et le diminutif à forme latine, *Eponina*.

2. Tac., 55, 67.

Et, si Rome et les choses romaines exerçaient un tel pouvoir sur ceux-là mêmes qui se révoltaient contre elles, qu'était-ce sur des esprits plus calmes ? Là, ce n'étaient pas seulement les habitudes du langage, de la civilisation, des mœurs, des alliances, qui rattachaient les hommes à la cause romaine ; c'étaient les réflexions de la politique et la prévoyance de l'avenir. La Gaule pouvait-elle être indépendante sans être barbare ? Pouvait-elle être une en se séparant de Rome ? Cet empire gaulois n'était-il pas une chimère ? Tant de cités, ou plutôt tant de nations diverses, en guerre les unes avec les autres au temps de leur liberté, en rivalité depuis qu'elles étaient sous le joug ; différentes, comme dit César <sup>1</sup>, d'origine, de mœurs, d'institutions, même de langage ; tant de cités qui s'étaient divisées, luttant les unes pour Néron et pour Vitellius, les autres pour Othon et Galba, les unes pour l'indépendance germanique, les autres pour la domination romaine, sauraient-elles s'entendre et s'accorder dans la difficile épreuve, inouïe pour la Gaule et inouïe pour l'antiquité, d'un gouvernement commun entre des peuples également libres ? Avec la barbarie germanique de l'autre côté du Rhin, avec la puissance romaine de l'autre côté des Alpes, toutes deux redoutables et redoutées, ces nations sauraient-elles se défendre et de l'une et de l'autre ?

1. *D. G.*, I, 1.

Aussi, plus la cause de l'indépendance cherchait à se propager vers le midi, loin de la Germanie et loin du Rhin, plus elle se heurtait à des réflexions et des appréhensions de cette nature. Si des cités gauloises, quoique peuplées par la race germanique, s'étaient montrées hostiles à l'insurrection ; si Trèves l'avait combattue avant de s'y joindre ; si Cologne n'y avait adhéré que sous l'empire de la force et en atténuant son adhésion autant que possible : à plus forte raison les cités belges, Nervii ou Betasii (Tournay, Cambrai), longtemps révoltées contre la révolte, ne l'avaient acceptée que malgré elles. A plus forte raison encore, les Gaulois purs, les Celtes et les Aquitains, qui avaient pris parti pour Vindex et pour Galba, hésitaient-ils à se soumettre à l'indépendance semi-germanique que leur apportait un Civilis ou un Classicus. Cette partie de la Gaule, riche, civilisée, agricole, peu militaire, ne se souciait pas beaucoup du contact de ces rudes Bataves et de ces Germains envahisseurs et pillards. La réapparition du druidisme, cette religion sauvage et sanguinaire, la flattait peu. Ils commençaient à découvrir, peut-être pour la première fois, que l'empire romain était plus nécessaire qu'on ne pensait à la Gaule et au monde, et que mieux valait vivre sous cette tutelle que dans la liberté sauvage des vieux Gaulois.

Aussi la Gaule, livrée à elle-même, affranchie de la présence des aigles, se gardait-elle de proclamer avec

Civilis son propre empire et de se jeter impatiemment sur sa liberté. Mise en demeure d'être libre, elle se permettait de réfléchir ; sommée, au nom de la force, de devenir libre, elle se permettait de résister. Le premier acte des Lingons soulevés avait été de se jeter sur leurs voisins depuis longtemps détestés, les Séquanes (Franche-Comté) : telles devaient être cette liberté et cette unité de la Gaule ! Mais les Séquanes avaient repoussé par la force l'indépendance apportée par la force. Ils avaient fait plus, et, pénétrant sur le territoire de Langres, ils avaient replacé cette cité sous le joug romain. Le César gaulois Julius Sabinus avait été obligé de se cacher en se faisant passer pour mort ; et la seule nation d'origine purement gauloise qui eût adhéré à l'insurrection s'en était trouvée détachée par cette victoire.

Mais ces sollicitations d'un côté, ces répugnances de l'autre, allaient amener une décision solennelle. Les délibérations partielles des hommes et des cités allaient se résumer en une délibération de tout le pays. Une diète générale avait été provoquée par la cité de Reims et allait se réunir dans le sein de cette ville. Du temps de l'indépendance, jamais chose pareille ne s'était vue ; la domination romaine seule l'avait rendue possible, et Auguste le premier avait réuni à Narbonne une assemblée de toute la Gaule.

Dans la diète de Reims, en face des députés de toutes les nations, fut posée la question de l'in-

dépendance ou de la soumission, de l'empire gaulois ou de l'empire romain. Le Trévire Tullius Valentinus, orateur habile et fougueux, plaida la cause de la liberté. On l'écouta avec plaisir, on applaudit à son patriotisme et à son éloquence ; on suivit d'autres conseils. La riche et prudente cité de Reims, par la bouche de Julius Auspex, souleva des objections et des craintes. Ce qui trancha la question, c'est que la Gaule eut conscience de son peu d'unité. Il fallait une capitale à cet empire gaulois. Quelle capitale ? Les rivalités se produisirent ; telle nation vantait son antiquité ; telle autre sa puissance. Les rancunes vinrent s'y joindre ; ces peuples, qui, dans les luttes récentes de l'empire, avaient combattu dans des rangs opposés, ne se pardonnaient pas leurs hostilités. « On n'était pas vainqueur, on était déjà divisé. Aussi préféra-t-on le présent à ce douteux avenir », et à ces rivalités, la domination romaine qui coupait court à tout. On écrivit, au nom de la Gaule, une lettre amicale à la cité de Trèves, lui conseillant la paix et se faisant fort d'obtenir sa grâce : la Gaule sentait les embarras de l'empire et sa propre importance.

Trèves persista ; mais toutes les autres nations gauloises demeurèrent en dehors de ce mouvement, fidèles à un empire qui n'avait plus un soldat au milieu d'elles, mais qui avait des milliers de citoyens dans leurs murs<sup>1</sup>.

1. Tac., IV, 67, 69.

La même attraction vers Rome se faisait sentir même chez des peuples d'origine germanique et de l'origine germanique la plus récente et la plus marquée. Au temps d'Auguste, la tribu teutonique des *Ubi* avait été transplantée sur la rive gauche du Rhin ; au temps de Claude, une colonie romaine avait été fondée parmi eux, sous le nom d'Agrippine (*Colonia Agrippina*, Cologne) : c'est-à-dire que quelques vétérans avaient été établis dans leur pays ; que la bourgade qui en faisait le centre avait été fortifiée, constituée et consacrée comme une cité romaine ; et que, pour faciliter les alliances de ces nouveaux venus avec la population germanique, quelques droits civils, quelques démembrements du droit de cité romaine, avaient été concédés à celle-ci. Cela datait d'une vingtaine d'années seulement ; et déjà le lien était tel, les concessions avaient été si vivement appréciées, les alliances avaient été si multipliées, la civilisation romaine avait si bien gagné, que ce peuple et cette cité germanique ne se souciaient déjà plus de leur origine transrhénane et de leurs frères teutons. Il lui avait fallu, il est vrai, après la défection des légions, recevoir les insurgés, se refaire germane, embrasser comme frères les Teuctères que l'on voyait de l'autre côté du Rhin. Cologne cependant avait su garder ses murs que les Teutons voulaient abattre ; sauver la vie de ses colons romains, que les Teutons lui ordonnaient d'égorger ; tenir fermé le passage du Rhin que les Teutons prétendaient lui faire ouvrir : et nous verrons

plus tard, à la première réapparition des aigles, Cologne se révolter contre la liberté germanique, tuer ses frères teutons, et se retrouver aussi romaine que toute autre cité de la Gaule<sup>1</sup>.

Il résultait de tout cela que, malgré l'absence des armes romaines, l'insurrection avait cessé de se propager. Langrès ayant été vaincue par les Séquanes, Trèves demeurait la seule cité gauloise de civilisation et de mœurs, qui soutint le parti de l'indépendance. La lutte était donc purement germanique, et même, on vient de le voir, parmi les peuples germaniques, plusieurs ne marchaient qu'à contre-cœur. Quant à la Gaule, bien plus effrayée des envahisseurs teutons que des dominateurs romains, par la délibération solennelle de Reims elle s'était mise hors de cause.

Cependant Rome, pacifiée par la victoire de la dynastie Flavia, avait commencé à s'occuper des dangers qui la menaçaient sur les bords du Rhin. Deux des légions qui avaient vaincu pour Vespasien ; une de celles qui avaient combattu pour Vitellius, facilement amnistiée par les périls de l'empire ; une légion de Bretagne ; deux autres qui occupaient la Péninsule ibérique, avaient reçu de Mucien et de Domitien l'ordre de s'acheminer vers le nord-est de la Gaule. Annius Gallus avait été chargé du commandement de la Germanie supérieure. Pétilius Céréalis, qui partait pour

1. Tac., IV, 63-65, 79.

gouverner la Bretagne, avait eu ordre de s'arrêter dans la Gaule et de commander la Germanie inférieure, c'est-à-dire de combattre Civilis. Le danger avait paru si grave, que Mucien et Domitien, le lieutenant du prince et de son fils, avaient eux-mêmes fini par se diriger vers la Gaule : Domitien pour s'y donner les jouissances d'un facile triomphe ; l'autre pour tempérer la violence et les empresses téméraires de Domitien <sup>1</sup>.

Q. Pétilius Céréalis <sup>2</sup>, sur qui tombait le poids de cette campagne, était un parent de Vespasien et un soldat des anciennes guerres. Il avait combattu en Bretagne et en Judée où un des siens combattait encore ; il venait de servir devant Rome la cause de Vespasien. L'empereur commençait ainsi à remplacer par des militaires sérieux, qui seuls pouvaient désormais lui être utiles, les aventuriers d'armée qui dans les guerres civiles avaient contribué à l'élever. Céréalis n'était pourtant pas un vieux Romain : c'était déjà un

1. Tac., IV, 68. — Jos., *de B.*, VII, 11 (4, 2).

2. Voyez sur Céréalis, Dion, LXVI, 18. Tac., *Hist.*, III, 59, 78, 79; IV, 15, 68, 71 et suiv.; *Ann.*, XIV, 32. — Jos., *de B.*, VII, 11 (4, 2). Il fit depuis la guerre en Bretagne. Tac., *Agr.*, 8, 17. — Josèphe parle de deux Céréalis qui firent la guerre en Judée : l'un, au temps de l'expédition de Vespasien, en 67, était préfet de la 5<sup>e</sup> légion, III, 22 (7, 32) ; c'est celui dont il est ici question. — L'autre, que Josèphe appelle Sextus Céréalis, était tribun à cette époque. III, 23 (7, 4). Plus tard, en 69, il commanda dans l'Idumée. IV, 33 (9, 9). Il prit enfin part au siège de Jérusalem comme l'un des chefs principaux. VI, 1 (2, 5), 24 (4, 3). Pendant l'été de 70, à l'époque où son homonyme commandait en Germanie, Josèphe le nomme encore dans la guerre de Judée. *De vita sua*, 75.

héros des temps de décadence ; hardi, prompt, décidé, plein de confiance en sa fortune ; mais étourdi, sans vigilance, débauché et sacrifiant la sûreté de l'armée à ses plaisirs ; facile pour le soldat, peu exigeant en fait de discipline, prompt à amnistier les vaincus et à laver la honte des déserteurs, indulgent pour les autres comme pour lui-même. Ce n'était plus la vieille tradition romaine : c'était l'habitude nouvelle des temps de guerre civile. C'était l'école de César, non celle de Fabius.

Le premier mot de Céréalis, arrivant à Mayence, fut pour rassurer la Gaule et pour se passer d'elle. Des levées avaient commencé à se faire ; il donna ordre de les cesser. « Il n'avait pas besoin d'auxiliaires ; les légions suffiraient à venger la honte des légions. » Il stimulait ainsi l'honneur du soldat romain, flattait ce besoin de repos qu'avait la Gaule, renonçait à des auxiliaires souvent peu fidèles. La Gaule, sûre de porter le joug, mais sûre aussi que ce joug ne serait pas aggravé, achevant de séparer sa cause de la cause teutonique, n'eut plus qu'à se croiser les bras et à demeurer spectatrice du duel qui allait avoir lieu entre Rome et la Germanie.

Le duel fut sanglant, bien que le succès pût en être prévu. A mesure qu'elle recula vers les marais des Bataves, son premier berceau, l'insurrection retrouva une nouvelle vigueur. Le passage du Jura avait à peine été disputé. Une légion qui débouchait par Windisch

(Vindonissa) avait rencontré sur ce point extrême de l'insurrection quelques soldats romains transfuges, quelques auxiliaires gallo-germans (Vangions, Caracates, Tribocches <sup>1</sup>) et un corps de Trévires. A la vue des aigles, les légionnaires repentants étaient revenus à leurs drapeaux, les auxiliaires gallo-germans les avaient suivis. Les Trévires plus compromis s'étaient repliés sur le territoire de leur nation <sup>2</sup>.

C'est là que Céréalis les attaqua ; et là aussi il trouva les légions romaines, transfuges ou captives, mais qui venaient de reprendre leur ancien drapeau et de prêter serment à Vespasien. L'armée des Trévires, commandée par leur orateur Valentinus, plus animée par sa parole que bien dirigée par son habileté, fut vaincue en bataille rangée près de Rigomagus <sup>3</sup>. Trèves fut prise, mais au bout de peu de jours presque reprise par une attaque soudaine de Civilis ; elle resta cependant aux Romains. En même temps Cologne, saisissant l'occasion de redevenir romaine, se soulevait contre l'insurrection, massacrait les Germains hébergés dans ses murs, et offrait à Céréalis un double, mais honteux trophée, la famille de Civilis qui lui avait été laissée comme otage, et une cohorte de Germains que, sous prétexte de festin, elle avait brûlés vifs dans un

1. Les Vangions habitaient Worms, les Tribocchi Strasbourg, les Caracates Mayence.

2. Tac., IV, 71.

3. Rheinmagen, sur la rive gauche du Rhin, entre Bonn et Coblenz.

cabaret. De cette manière, l'insurrection, rejetée vers le Rhin, n'eût plus pied nulle part dans l'intérieur de la Gaule.

Mais là aussi, sur les bords du fleuve germanique, ayant sur toute la rive droite la Germanie indépendante pour l'appuyer, elle retrouvait une force nouvelle. Elle se groupait autour du camp célèbre de *Castra Vetera* ; elle se cantonnait dans les marais du Rhin alors débordé ; et là, ces Germains, hauts de taille, légèrement armés, habiles nageurs, venaient à travers les eaux insulter et frapper de leurs longues piques le soldat romain qui chancelait sur un sol incertain. En même temps, elle s'élançait sur les eaux de la mer ; les Caninéfates, corsaires hardis, surprenaient et coulaient une flotte romaine. Cependant la fortune de Rome triompha encore. Une bataille qui dura deux jours, à la fois sur la terre et sur le fleuve, entre fantassins, nageurs et navires, rejeta Civilis loin de ces glorieux cantonnements de *Castra Vetera* où il avait espéré vaincre une seconde fois. Si la flottille romaine eût pu agir aussi promptement que l'armée, l'insurrection était détruite ce jour-là <sup>4</sup>.

Mais l'île des Bataves restait encore, et, à l'est de cette île, la Germanie indépendante, prête à la soutenir. Pendant que les chefs fugitifs des Trévires parcouraient les vallées teutoniques, pour mendier de

1. Tac., IV, 72-79 ; V, 14-18.